

sonneurs, trouva le commandant de Montauban étendu à l'ombre d'une meule et causant gaiement avec quelques camarades.

— Commandant, lui dit-il, je suis à cheval depuis le réveil, et je ne vous ai vu nulle part ce matin. C'est à votre tour de me remplacer dans une surveillance dont vous semblez vouloir vous affranchir.

Le commandant, tirant sa montre, répondit :

— Mon colonel, il est neuf heures et demie. C'est l'heure d'aller déjeuner, et j'y vais.

Le colonel, mis hors de lui par cette réplique, accabla son subordonné des plus violents reproches, et alla immédiatement porter l'affaire devant son chef hiérarchique, le colonel Randon, des chasseurs d'Afrique, qui commandait la brigade de cavalerie, et auprès de qui, en même temps, le commandant venait se plaindre des violences de langage qu'il avait subies. Le cas fut soumis au général de Lamoricière, qui alla lui-même prendre les ordres du gouverneur général.

Le général de Lamoricière était prévenu en faveur du commandant de Montauban, qu'il prisait fort et qui tout récemment, sous ses yeux, avait été glorieusement blessé d'une balle qu'il devait garder toute sa vie dans la poitrine, cette balle fameuse dont les députés de la gauche devaient tant rire, lorsque, devenu ministre en 1870, il expliquait par elle, devant eux, les imperfections de sa parole. Par contre, Yusuf ne plaisait pas encore beaucoup au général de Lamoricière, qu'il allait pourtant s'attacher si étroitement, par des services rendus pendant cette campagne. Le général avait des préventions contre l'origine militaire irrégulière du colonel. Mais le gouverneur général, dans l'intérêt de la discipline, tenait à ce que pleine et entière satisfaction fût donnée à Yusuf, dont l'intelligence et le courage lui plaisaient particulièrement. On prit un moyen terme. Le commandant fut détaché du régiment, nommé

grand prévôt de la colonne et chargé, en cette qualité, du commandement du grand convoi destiné à Mascara. Ce fut dans ces fonctions nouvelles que je le retrouvai, pendant l'expédition de Saïda. Il y était accompagné de sa femme, enceinte de six mois, à qui les médecins avaient ordonné cette distraction un peu violente pour la guérir d'une maladie nerveuse, et de son fils Charles, alors âgé de onze ans, mort récemment général de brigade, après avoir atteint rapidement ce grade qu'il eût franchi, si des raisons de santé ne l'avaient pas écarté prématurément de l'armée.

D'ailleurs, les ennuis se multipliaient autour d'Yusuf, et après l'affaire Montauban, il y eut l'affaire Bertrand. Le capitaine Napoléon Bertrand, le grand Bertrand, comme on l'appelait, le fils du grand maréchal du palais, le filleul de l'Empereur, né à Sainte-Hélène, était une de ces figures militaires curieuses, déjà rares alors, et aujourd'hui à peu près disparues de l'armée française, heureusement. Très grand, très maigre, roux de poil, admirable cavalier, aimant le danger pour le danger lui-même, mais caractère bizarre, esprit fantasque, ayant ce qu'on appelle un grain, il n'était jamais à la place que lui assignaient ses fonctions, et avant mon retour de France, je ne l'avais jamais vu au régiment, bien qu'il y comptât depuis l'origine. Il se promenait en amateur, à travers l'Algérie, allant de préférence où l'on se battait et couvert par sa réputation de bravoure, par son rôle, lors de la première attaque de Constantine, non moins que par les innombrables protections que lui valaient son nom et ses alliances. Il venait d'écrire au colonel Yusuf une lettre spirituelle, mais impertinente. Le colonel lui avait infligé une punition, convertie par le général de Lamoricière en un mois de prison qu'il devait subir au fort de l'Est, pendant que partait la colonne. Le grand Bertrand, à peine interné, écrivit une lettre navrante au commandant de Mosta-

ganem, qui était alors le colonel Leveling. Ce brave homme, connu par son indulgence pour les frasques des jeunes officiers, se laissa attendrir et lui permit de sortir, à la condition de ne pas paraître en ville. La première personne que le colonel rencontra, une demi-heure après cette permission, fut le grand Bertrand attablé à un café, qui l'invitait à venir boire un verre d'absinthe. Le colonel recula devant un éclat et pensa que son prisonnier rentrerait à la forteresse, le soir. Il y revint si peu, que lorsque, par une contremarche, la colonne rentra à Mostaganem pour y déposer ses *impedimenta*, elle rencontra sur sa route le grand Bertrand, qui arrivait à cheval au-devant de ses camarades. Le général de Lamoricière était inflexible en matière de discipline. Il réprimanda le bon colonel Leveling et mit aux troussees de l'insaisissable Bertrand, d'abord les adjudants de place, et puis les gendarmes. Comme cela ne réussissait pas encore, il le mit en quelque sorte au ban de l'armée, signala son acte d'indiscipline dans un ordre du jour où il prescrivait à toutes les autorités militaires de l'arrêter partout où on le rencontrerait, et de le faire conduire au fort de l'Est. J'assistai par hasard à son arrestation. Je déjeunais chez un capitaine du 1^{er} d'infanterie, élève du grand maître d'armes Lafaugère et qui voulait bien, de temps à autre, m'admettre à l'honneur de tirer avec lui. Il était campé précisément au fort de l'Est. Au milieu du déjeuner survint, tranquille comme Baptiste, le grand Bertrand qui s'invita et commença à plaisanter follement.

Par malheur, à côté du 1^{er} de ligne campait le 6^e léger, commandé par le vieux colonel Thierry, qui ne plaisantait pas et qui, flanqué d'un adjudant-major, vint en personne arrêter le capitaine Bertrand. Ainsi se termina une aventure qui n'est plus dans nos mœurs militaires et dont le héros, après toutes sortes de permutations, lassa ses protecteurs, dut quitter l'armée et

mourut, capitaine en retraite, il y a une quinzaine d'années, à Châteauroux.

Cet original, pendant son court séjour à Mostaganem, m'avait pris en affection et voulait absolument m'avoir dans son escadron. Je tremblais qu'il ne m'obtînt. Heureusement il pensa à autre chose et je restai au 2^e escadron, avec le bon capitaine Tailhan, un brave homme chargé de famille et sans aucune fortune, qui a dû rester toute sa vie capitaine, car, quinze ans plus tard, devenu moi-même lieutenant-colonel du 1^{er} de chasseurs d'Afrique, je le retrouvai capitaine adjudant de place à Oran. D'ailleurs, pendant cette expédition, il resta à Misserghin et fut remplacé par le lieutenant Thurot, qui lui-même céda ses fonctions d'officier de peloton à mon camarade Curély, plus ancien que moi comme sous-officier. Il était, je l'ai déjà dit, le fils du cavalier légendaire du premier Empire, resté, comme son père, trop longtemps dans les grades inférieurs.

Nous partîmes de Mostaganem vers la fin de septembre. J'étais équipé tant bien que mal. On m'avait donné un très bon cheval, provenant d'un spahi entré à l'hôpital. Je m'étais procuré un burnous rouge, une veste et un pantalon de toile. Le voisinage d'Abd-el-Kader, qui nous guettait avec toutes ses forces, nous rendait prudents, et on passait les nuits à faire des patrouilles autour du camp. La colonne se dirigea d'abord vers l'est, sur l'Oued-Illil. Puis, se redressant vers le sud, elle tourna les positions occupées par l'ennemi et, franchissant l'Atlas Tellien, elle se retrouva dans la grande plaine de Ghréïs. L'Émir, qui avait pénétré les intentions du général Bugeaud, fit alors refluer sa cavalerie vers Mascara, afin de nous disputer le passage de l'Oued-Maoussa. Nous eûmes, à cet endroit, le 8 octobre, un grand combat de cavalerie, où les réguliers d'Abd-el-Kader se comportèrent très bravement, car il fallut les charger plusieurs fois à fond pour les

contraindre à une retraite qu'ils exécutèrent en bon ordre et lentement.

Nous fîmes des pertes sensibles. Le 2^e de chasseurs d'Afrique, le plus éprouvé, perdit six sous-officiers, qui furent enterrés sur le champ de bataille. Nous assistâmes tous à leurs obsèques, et l'un de leurs camarades, M. Laperrine d'Hautpoul, un beau maréchal des logis chef à taille élancée et à figure caractéristique, prononça sur leur tombe quelques paroles empreintes d'une mâle éloquence. Bien longtemps après, j'inspectais la section de cavalerie de Saint-Cyr, lorsque je vis venir à moi un bon gros propriétaire, orné d'un aimable ventre et d'une figure placide, qui me recommandait son fils, lieutenant instructeur à l'école. C'était mon ancien frère d'armes du combat de l'Oued-Maoussa. Son enfant fut nommé capitaine au 1^{er} de chasseurs d'Afrique, passa au Tonkin, fut grièvement blessé à l'affaire de Bac-Lé, où ses hommes et lui se conduisirent héroïquement, revint en France pour se faire soigner, et mourut en y arrivant. Pauvre garçon !

A cette affaire de l'Oued-Maoussa, un de nos sous-officiers, Prussien de naissance et servant dans les spahis sous un nom indigène, échappa miraculeusement à la mort. Pendant qu'il galopait à la manière arabe, c'est-à-dire debout sur ses larges étriers, une balle, pénétrant de haut en bas par le siège de sa selle, cassa les reins à son cheval, en trouant les plis nombreux de sa culotte bouffante. S'il était resté collé à la selle, comme les cavaliers français, il aurait reçu cette balle dans le bas-ventre.

L'histoire de ce sous-officier mérite d'être racontée. On m'amena, un jour, pendant que j'étais fourrier au 2^e escadron, un soldat de la légion étrangère à immatriculer dans le régiment, sous un nom indigène. Le nom de Mohammed-Ouled-Caïd-Osman me passa par la tête, et je lui en fis cadeau. Il fut bientôt connu

et aimé de toute l'armée, et ses nombreux amis, trouvant son nom trop long, ne l'appelèrent plus que Caïd-Osman, et même, plus familièrement, le Caïd. Il ne parlait jamais de son passé. On racontait qu'il s'appelait Jaeger, qu'il avait été lieutenant de cuirassiers dans la garde prussienne et qu'il avait dû abandonner sa famille et son pays, pour avoir tué en duel le major de son régiment. Il était venu prendre du service dans notre légion étrangère, où l'avait trouvé le prince Puckler-Muskan, qui l'avait pris pour secrétaire et l'avait récompensé en le faisant admettre dans les spahis. Le Caïd-Osman était un beau type d'officier allemand, grand, fort, un peu lourd, physionomie placide et joviale tout à la fois, longues moustaches et épaisse barbe châtain fauve. Il poussait la bravoure et la générosité à leurs dernières limites, et ne savait pas se contenir devant une mauvaise action. Parmi les sous-officiers venus de la Garde royale au régiment et portant le double galon, figurait un nommé Fonblanc, des lanciers de la Garde, un bretteur de profession qui chercha querelle à un de ses collègues, petit blondin aux manières de jeune fille, nommé Buisson de Berlières, qui avait servi cependant comme officier dans les troupes de don Miguel, en Portugal. Le pauvre petit fut tué par Fonblanc d'un coup de sabre qui lui ouvrit l'estomac. L'impression causée par cette mort fut d'autant plus pénible que Fonblanc en faisait parade, en triomphait sauvagement. Caïd-Osman se chargea de la venger. Rien n'était plus facile que d'avoir une querelle avec Fonblanc. Le Caïd s'arrangea pour être l'offensé. Le duel eut lieu au pistolet à quinze pas. Le sort favorisa Fonblanc, qui tira le premier, et le Caïd, bien effacé, reçut une balle qui lui fit quatre trous à travers les fesses. Fonblanc s'en allait déjà, croyant l'affaire terminée; le Caïd le pria d'attendre et lui mit sa balle en plein cœur. Il n'eut jamais d'autre querelle au régiment. Du reste, il faisait preuve

Dueto

d'une douceur qui s'alliait avec une originalité de langage rendue tout à fait piquante par ses germanismes. Il arriva vite au grade de lieutenant, au titre indigène, mais ne le dépassa jamais. D'ailleurs, il s'en souciait médiocrement, et préférait au service régulier du régiment les expéditions, auxquelles il trouvait toujours moyen de prendre part en se faisant attacher, grâce à sa popularité militaire, à un état-major quelconque. En dehors des aventures de guerre, sa seule passion était la chasse. Il avait la spécialité de fournir de gibier de toute sorte la table des états-majors. Il fit la campagne de Crimée comme officier d'ordonnance du général Morris, la guerre d'Italie comme attaché au général Guyot de Lesparre. Le général de Laumière l'emmena au Mexique. C'est là que le Caïd termina sa vie aventureuse, au moment où, réconcilié avec sa famille et gracié par son roi, il allait pouvoir rentrer dans son pays. Caïd-Osman venait de se mettre à la disposition du remplaçant du général Laumière, mort brusquement des suites d'une blessure reçue à l'attaque du pénitencier de Puebla, lorsque, à l'assaut meurtrier d'un des pâtés de maisons de cette ville, il reçut une balle qui pénétra dans la poitrine après lui avoir fracassé l'épaule. On l'aurait peut-être sauvé en lui désarticulant cette épaule. Il préféra mourir.

Le combat de l'Oued-Maoussa, en nous ouvrant la route de Mascara, n'avait pas désorganisé les forces de l'Emir, qui nous serrait toujours de très près. Mais notre arrivée sous les murs de la place nous donna quelque répit dont, pour ma part, j'avais grand besoin. On sait que l'administration ne s'occupait jamais de la subsistance des spahis. La troupe vivait comme les Arabes, et les cadres organisaient leur popote à leur guise. Quand j'étais revenu au régiment, tous les arrangements étaient pris ; moitié par insouciance, moitié par amour-propre mal placé, je m'étais décidé à me

tirer d'affaire tout seul, sans autre aide que mon ordonnance. Cette combinaison fut déplorable, et je ne vécut guère que de privations, ce qui est un régime peu réconfortant. Je n'avais généralement pour dîner que des escargots cueillis sur les buissons, autour du bivouac, et cuits sur la braise du feu de campement. Avec cela, pas un sou dans la poche, le prêt étant toujours en retard et soumis à des retenues qui en absorbaient la majeure partie. Je menais une vie de mendiant qui ne voudrait pas mendier.

Nous étions arrivés à Saïda vers le milieu d'octobre, après avoir subi une attaque de nuit où il avait fallu tout le sang-froid du général Bugeaud pour calmer les troupes surprises.

Nous n'avions trouvé à Saïda que les murs déserts, et le général avait décidé qu'on y resterait quarante-huit heures, pour laisser au génie le temps de les faire sauter. Le temps était très beau et encore chaud. Je crus que c'était le moment de faire ma lessive, c'est-à-dire de laver les deux chemises que j'avais emportées, l'une sur moi et l'autre de rechange. Toutes deux réclamaient impérieusement cette opération que je ne pouvais confier à un soldat, n'ayant pas de quoi le payer. Je me mis nu jusqu'à la ceinture et je plongeai mon linge dans l'eau pure d'un ruisseau. Peu renseigné sur l'importance du rôle du savon, je crus que des frictions énergiques exercées au moyen d'une pierre y suppléeraient. Mes deux chemises arrivèrent à l'usure avant de passer par la propreté. Il était cinq heures, le temps fraîchissait, lorsque j'entendis tout à coup les trompettes sonner « à cheval ». Il s'agissait de surprendre, par une marche de nuit, la tribu des Sdamas, qui avait fourni des guerriers à l'émir et qui était campée à notre portée.

Surpris tout le premier, je courus au camp, en enfilant une de mes chemises mouillées et en tordant éner-

giquement l'autre. On partit et, avec la nuit, arriva une petite pluie fine qui entretenait doucement la bonne humidité de ma chemise. Au jour, nous découvrîmes l'emplacement occupé par les Sdamas, qui avaient eu la fâcheuse idée de chercher leur salut dans la fuite.

On nous lança à leur poursuite. Mon cheval était excellent ; mais il gagnait à la main, et j'avais toutes les peines du monde à le tenir. En galopant, il frôla un arbre dont je vis venir sur moi les basses branches. Je baissai vite la tête, mais une branche happa mon burnous qui, bientôt, n'apparut plus à mes regards mélancoliques jetés en arrière que comme une loque lamentable et déchirée, flottant au gré du vent. De sorte qu'il ne me resta plus que ma veste et mon pantalon de toile. La razzia importante que nous fîmes ce jour-là sur les Sdamas ne me consola pas de ce désastre personnel. D'autant plus que les guerriers qui avaient, pendant l'été, fait l'office de moissonneurs, durent immédiatement se transformer en bergers et même en chiens de berger.

Nous passâmes toute la journée à lutter contre les innombrables bêtes que nous avions capturées, et qui avaient l'air de détester les chrétiens presque autant que les détestaient leurs maîtres. Avec une fidélité qui confinait au patriotisme, tous ces animaux s'obstinaient à marcher sur les traces de la tribu en fuite. Ils se pelotonnaient, tourbillonnaient sous les coups de matraque. Il fallut les charger comme s'ils eussent été des Arabes. Ce soir-là, en rentrant au bivouac, j'eus pour tout potage un morceau de biscuit et un verre d'eau sucrée. Je dus m'étendre, le ventre creux, dans la boue, en veste et en pantalon de toile, sans oser emprunter à mon cheval sa couverture, car le colonel ne plaisantait pas sur ce chapitre-là, et il rôdait lui-même la nuit dans le campement, pour voir si tous nos chevaux avaient les reins couverts, et pour punir sévère-

ment le spahi qui se serait approprié le paletot de son compagnon de danger. Curély s'était procuré, par je ne sais quelle combinaison, ce qu'on appelait un manteau d'armes, c'est-à-dire une petite tente grande comme deux mouchoirs de poche, et dans laquelle on pouvait à la rigueur s'abriter le haut du corps. Il m'admit au partage de son sybaritisme, ce qui ne m'empêcha pas de me réveiller avec un accès de fièvre qui me fit craindre de ne pas pouvoir suivre la colonne. La jeunesse et l'ambition me servirent de quinine.

Mais, tout en claquant des dents, je me promis bien, cette nuit-là, si jamais je devenais un chef à mon tour, de prendre souci du bien-être de mes hommes et de ne jamais me coucher sans qu'ils fussent installés le moins mal possible. Je crois m'être tenu ma promesse. Il ne fut pas difficile, hélas ! de me procurer un burnous. Le feu et la maladie en avaient rendu plusieurs disponibles.

Je me souviens aussi qu'un jour, le général Bugeaud réquisitionna les chevaux de la cavalerie, pour transporter à Mascara un approvisionnement de grains ; obligatoire pour la troupe, ce service était facultatif pour les sous-officiers. Mais on donnait cinq francs par sac de riz transporté, et je fis six lieues à pied, en tenant par la bride mon cheval chargé d'un sac. Jamais je n'ai été aussi fatigué que ce soir-là, lorsque je déposai mon sac de riz au magasin. Jamais aussi gratification ne m'a fait autant de plaisir que cette bienheureuse pièce de cinq francs.

D'ailleurs, au fond de ma détresse l'opulence me guettait. Fleury, nommé sous-lieutenant, ainsi que je l'ai déjà dit, avait été remplacé, comme secrétaire d'Yusuf, par un brigadier nommé Cramer, qui ne faisait pas très bien l'affaire du colonel. Il m'avait, en partant, indiqué à son chef comme un successeur possible et m'avait même pressenti, au commencement de l'ex-

pédition, pour savoir si j'étais disposé à remplacer ce Cramer, si le colonel m'en faisait la proposition.

Engagé sous les auspices du commandant de Montauban, encore tout pénétré des recommandations pressantes de mon père, j'avais eu peur de jouer entre les deux chefs le rôle sacrifié du grain de blé entre deux meules. J'avais eu peur aussi d'être inférieur à une situation qui était au-dessus de celle d'un simple copiste, et je fis part de mes craintes à Fleury, qui ne me parla plus de rien.

Quelques jours après notre razzia sur les Sdamas, installés au bivouac de Takmaret, il nous fallut monter à cheval pour courir en toute hâte au secours d'une corvée de fourrage, commandée par un sous-lieutenant nommé Damotte, attaquée à l'improviste par des cavaliers réguliers de l'Émir. Nous fonçâmes sur eux, derrière notre colonel. Fleury leur prit de sa main un guidon qui lui valut la croix d'honneur. L'engagement fut vif. Nous tuâmes pas mal de monde à l'ennemi, mais nous perdîmes quelques hommes, entre autres un maréchal des logis nommé de Barjac, qui eut la rotule brisée par une balle, qui fut amputé et mourut. Tout était terminé quand le 2^e de chasseurs d'Afrique arriva pour nous soutenir. Ce régiment était sous les ordres du colonel de Tartas, qui avait été amené d'Alger par le général Bugeaud pour commander la brigade de cavalerie. Le colonel Randon venait d'être promu maréchal de camp et commandait la province de Bône. Le colonel Marey-Monge, son successeur, passé au 1^{er} de cuirassiers à la suppression des spahis d'Alger, n'avait pas encore rallié son poste, et le lieutenant-colonel d'Oullembourg n'était pas encore suffisamment au courant de la guerre d'Afrique. Enfin le colonel Yusuf, qui, lui, était très au courant, ne pouvait pas, à cause de son titre d'officier étranger, prendre le pas sur un officier français de même grade que lui; de sorte que le

général Bugeaud avait arrangé les choses en confiant le commandement de cette belle brigade de cavalerie au lieutenant-colonel de Tartas, qui s'était distingué à la tête d'un régiment de marche, l'année précédente, dans la province d'Alger. C'était une célébrité de l'école de cavalerie. Un peu entiché de ses doctrines d'école, qui ne sont pas toujours applicables aux manœuvres du champ de bataille, un peu Gascon et trouvant toujours un trait plaisant pour se tirer d'embaras. Si, ce jour-là, il avait eu la même activité que le colonel Yusuf, il n'aurait pas laissé aux spahis toute la gloire de l'affaire.

N'entendant plus parler de rien, je me figurais que Fleury avait pris sous son bonnet sa proposition de secrétariat, lorsqu'un beau jour, au bivouac, le colonel m'invita à dîner. Il voulait, je l'ai su plus tard, me tâter et savoir si je lui convenais. Je vins à sa tente. Nous étions trois convives : le colonel, un lieutenant-colonel polonais qui faisait la campagne en amateur et que je n'ai vu que ce soir-là, et moi. Nous eûmes pour dîner une belle poule bouillie, reposant sur un morceau de pilaf. A moi seul, je dévorai les trois quarts de la poule et les trois quarts du riz. « Mais, mon pauvre enfant, me dit le colonel, étonné de cet appétit extraordinaire, il y a donc bien longtemps que vous n'avez mangé?— Il ya trente jours, mon colonel! » répondis-je. Et je lui racontai ma pénurie et mes escargots. Il m'accorda quelques paroles d'encouragement et je partis, lesté de façon à braver huit jours de famine. Quelques jours après, nous repassions à Mascara, rentrant à Mostaganem. Nous y fîmes séjour. Le soir, le colonel me fit appeler. « Je laisse ici, me dit-il, mes chevaux éreintés qui gêneraient notre marche. Vous prendrez le commandement des hommes qui resteront pour les soigner. »

Ce n'était pas une mission de confiance; c'était une corvée désagréable qu'il me donnait là. « Êtes-vous

content ? me dit-il. — J'imagine, mon colonel, répondis-je, qu'il ne s'agit pas pour moi d'être satisfait, mais d'obéir. — Eh bien, non, reprit-il en riant; je ne vous laisse pas. Je vous prends pour remplacer Fleury. Allez chercher votre cheval. Prenez un homme pour le soigner, et venez vous installer ici dès ce soir. Vous êtes à moi. »

La prudence, les recommandations paternelles, le souvenir de l'antagonisme de mes chefs, tout s'envola de ma cervelle. Je ne vis plus que ce trait de bonté, et avec, dans le lointain, un chapelet interminable de bonnes poules au riz. Je rentrai à Mostaganem, emboitant le pas à mon chef et plus fier qu'Artaban. Nous étions bien heureux tous les deux : lui, d'avoir sauvé son régiment du licenciement, à force de prouesses et d'ingéniosité; moi, d'avoir conquis la certitude de ne jamais plus dîner avec des escargots braisés.

V

LE SYSTÈME DU GÉNÉRAL DE LAMORICIÈRE

Pélessier. — En route. — Renault de l'arrière-garde. — Un héros. — Sybaritisme. — Nos sorties. — Trop de blé. — Un convoi d'ânes. — Pauvre Rativet. — Perdus ! — Voltigeurs égarés. — Retour triomphal. — Réconciliation. — Une délivrance. — Un rêve.

Enfin le général Lamoricière allait pouvoir exécuter ce fameux plan qui devait transfigurer l'Algérie, appliquer les idées conçues par lui, adoptées par le gouverneur général, et que j'ai exposées dans le chapitre précédent. Il voulait prendre dans sa division six mille hommes de choix, s'enfoncer, à leur tête, dans ces espaces déjà sillonnés, mais encore insoumis, laisser se refermer derrière eux le flot des indigènes, dire adieu pour un temps au reste du monde, renoncer à tout secours, à toute communication, à tout ravitaillement, et, prenant Mascara comme point fixe, vivant des ressources du pays, conquérant sa nourriture à la pointe de l'épée, s'élançant dans tous les sens sur les tribus arabes, les frapper sans relâche, les piller, les exterminer, jusqu'à ce qu'elles tombassent à genoux. C'était de la folie, dira-t-on; c'était l'immolation possible de nos meilleures troupes ! Non. C'était de la confiance en soi, de la confiance en ses soldats, de la confiance dans la supériorité de notre armement, de la confiance en l'irrésistibilité de la tactique civilisée en face du désordre